

DRIEU LA ROCHELLE Pierre

Comme le remarque très finement Arnaud Guyot-Jeannin dans sa préface du recueil *Antimoderne et européen*, Drieu était le seul écrivain traditionaliste de la Collaboration, contrairement à Rebatet qui représentait à lui seul la modernité radicale du Fascisme.

Certains traits de Drieu font penser à du Dominique de Roux : « L'héroïsme est une atmosphère mystique qui presse à l'infini la faculté de jouir et de pâtir par le corps, tout comme la sainteté ».

« Toutefois, peu à peu, dans toute l'Europe se développait un vaste mouvement de passion et de poésie qui s'attaquait à la conception urbaine et rationaliste, à la conception de l'homme doublement mutilé, sans âme et sans corps. Ce mouvement a suivi bien des chemins dont personne longtemps n'a pu savoir qu'ils convergeaient.

On peut en venir à croire qu'il y a eu un lien secret entre le travail le plus profond du grand symbolisme qui était une restauration de l'esprit et le mouvement de la restauration du corps. Le symbolisme fut un réveil de l'athlétisme spirituel chez Barbey, Bloy et Claudel. Le plus grand docteur chrétien des temps modernes, Claudel, a été un gaillard solide ; Bloy aussi était trapu et avait le goût de l'affirmation physique. Léon Daudet converti a bien marqué aussi cette jointure entre la conscience physique et la conscience morale. Auparavant Rimbaud avait été un dur à cuire.

[...]

Le nouvel homme restitue au premier chef les valeurs du corps. Il part des exigences et des données du corps.

Voilà la grande révolution du XXe siècle qu'a pressentie une partie de la pensée française, mais qu'elle n'a pas su dégager entièrement et rendre assimilable à la nation : la Révolution du Corps, la Restauration du Corps.

L'homme nouveau part du corps, il sait que le corps est l'articulation de l'âme et que l'âme ne peut s'exprimer, se déployer, s'assurer que dans le corps. Rien de plus spirituel que cette reconnaissance du corps. C'est l'âme qui appelle, qui réclame le salut, qui se sauve en retrouvant le corps.

Rien de moins matérialiste que ce mouvement. L'erreur lamentable de nos derniers rationalistes, où se sont avoués toute la déchéance, tout l'abâtardissement de leur pseudo-humanisme, a été de crier au matérialisme devant cette révolution qui sauve et restitue les sources et les appuis de l'esprit.

Non, la jeunesse européenne, qui a retrouvé, à travers les pratiques souvent étroites et forcées, mercantiles et spectaculaires du sport, les rythmes élémentaires de la respiration humaine, les rythmes élémentaires de la journée humaine, n'était pas matérialiste. Dans ses rangs se formaient les pires ennemis du matérialisme, aussi bien du matérialisme des capitalistes d'avant-hier que du matérialisme des socialistes d'hier.

N'étaient pas matérialistes, messieurs de la Bourse ou du Parlement, ces Scouts, ces Wandervögel qui retrouvaient la marche dans le soleil ou la pluie, la veille à la belle étoile, les arbres, les ruisseaux, le jeu, le couteau.

Ils transcendaient la grande ville, l'usine, le laboratoire, ils préparaient dans leur corps le vase spirituel de la colère contre les servitudes d'une science et d'une industrie attardée dans leurs premiers modes d'application sociale ».

Antimoderne et européen (Perrin & Perrin, 1999)

Blèche (Gallimard, 1981)

Le Jeune Européen (Gallimard, 1978)

Gilles (Poche, 1967)

Les chiens de paille (Gallimard, 1964)

Notes pour comprendre le siècle (Gallimard, 1941)

